



**GILLES
SEBHAN**

NOIR DIADÈME

ROUERGUE
noir

Présentation

Le lieutenant Dapper fait partie de ces hommes dont on attend qu'ils partagent leur science du mal. Au fil des années, n'est-il pas devenu un spécialiste de la question ? Mais il a beau avoir vu le pire, lorsqu'on découvre le corps profané d'un adolescent aux abords d'un camp de fortune où sont réfugiés des migrants, il en fait une affaire excessivement personnelle. Comme les grands héros tragiques, le policier va s'évertuer à offrir une sépulture au jeune disparu. Mais pour cela, il lui faudra résoudre une énigme laissée après sa mort par le monstre Bauman, un tueur en séries. Remonter la filière mafieuse d'un réseau de trafic d'organes. Et s'attaquer à un casino de la mer du Nord aussi gardé qu'une citadelle.

Auteur d'une œuvre foisonnante, notamment chez Gallimard et Denoël, Gilles Sebhan publie aux Éditions du Rouergue une série policière saluée par la critique, mettant en scène un héros récurrent, le lieutenant Dapper. Ont déjà paru *Cirque mort* (2018, Rouergue en poche 2020), *La Folie Tristan* (2019) et *Feu le royaume* (2020).

Du même auteur

Dans la même collection

Série *Le Royaume des Insensés*

Cirque mort, 2018, Rouergue en poche, 2020

La Folie Tristan, 2019

Feu le royaume, 2020

Chez d'autres éditeurs

Haut risque, éd. Parc, 2003

Presque gentil, Denoël, 2005

La Dette, Gallimard, coll. Blanche, 2006

Fête des pères, Denoël, 2009

Tony Duvert, l'enfant silencieux, Denoël, 2010

Domodossola, le suicide de Jean Genet, Denoël, 2010

London WC2, Les Impressions Nouvelles, 2013

Salamandre, Le Dilettante, 2013

Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz, Les Impressions Nouvelles, 2014

Retour à Duvert, Le Dilettante, 2015

La Semaine des martyrs, Les Impressions Nouvelles, 2016

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Agathe Mignaval/Millennium Images, UK

© Éditions du Rouergue 2021

www.lerouergue.com

GILLES SEBHAN

NOIR DIADÈME

roman

ROUERGUE
noir

*Me voici pareil à la poussière
et à la cendre...*

Livre de Job

Le fil

1.

Les gyrophares agitaient d'une lueur inquiétante la zone entre le canal et l'arrière d'une usine désaffectée où s'était établi un camp de fortune. Des travaux devaient avoir lieu depuis des années à cet endroit. Une pancarte vantait le centre commercial et les immeubles avec terrasses arborées qui s'érigeraient là. Le projet avait été stoppé net. Était-ce par l'arrivée des migrants ou bien pour une quelconque affaire de dessous-de-table impayés ? Il semblait que la végétation soit venue recouvrir l'idée même du projet, des feuilles déchiquetées par les oiseaux couvrant de leur pourriture les lettres noires annonçant le merveilleux complexe qui sortirait bientôt de terre. La ville se transformait. Elle ne semblait pas vouloir renoncer à s'étendre, comme si ce mouvement d'expansion lui était naturel. Pourtant, quelque chose ne fonctionnait plus. En lisière, la misère avait rendu noirs les visages des nouveaux hommes qui semblaient vouloir réintégrer l'espace des cavernes.

Un attroupement déguenillé se tenait près d'une palissade qui paraissait une frontière infranchissable. Les yeux brillants scrutaient le ballet des policiers qui établissaient une zone de sécurité et commençaient à protéger les indices possibles, traces de pas, de pneus, ordures multiples parmi lesquelles se cachaient peut-être l'arme du crime, une trace ADN du tueur, un cheveu, un vêtement souillé. Il fallait de la coordination pour gérer une scène de crime, mais ce que voyait se déployer Dapper devant lui ressemblait plutôt à une panique généralisée. L'inconvénient des villes sans envergure, pensa le policier en se dirigeant vers la palissade. À mesure, les silhouettes du petit attroupement devenaient plus distinctes. On aurait dit une horde de sauvages. Les vêtements dépareillés dont ils étaient partiellement couverts, trop grands ou trop courts, aux associations de couleurs criardes, aux styles désaccordés, donnaient l'impression d'avoir été prélevés sur des cadavres après un massacre. Il y avait de jeunes garçons, des filles adolescentes, sans doute les plus farouches, une femme aux mains fermes et quelques hommes au regard fataliste. Un policier se tenait près d'eux, comme pour les contenir, alors qu'ils observaient le plus grand calme et semblaient plus immobiles qu'un vieux piano abandonné dans une décharge publique.

Dapper aperçut au milieu des va-et-vient ses collègues en grande discussion avec leurs homologues d'une ville voisine, puisque le crime avait eu lieu à cheval sur deux territoires. Il reconnut des visages croisés lors de stages, il identifia un type avec lequel il avait collaboré sur une affaire. Basini lui fit signe de la main. Les techniciens étaient en train de faire leurs relevés. Le commissaire donnait des ordres. Quant à Zirkin Peretti, le nouveau venu, il se tenait un peu en retrait, comme s'il n'osait pas entrer de plain-pied dans l'horreur.

Évidemment, pensa Dapper en passant devant lui sans lui adresser le moindre mot. *Il est où ?* dit-il à Basini qui désigna du menton la direction d'une tente parallélépipédique. Au-delà du panneau, derrière la palissade, se trouvait le corps de l'enfant.

2.

Un jour je ne pourrai plus, se dit Dapper, non je ne tiendrai plus debout devant la DESTRUCTION, il vit le mot gigantesque qui rougeoyait dans le couchant, puis se rendit compte qu'il avait déformé un slogan d'une publicité sur le grand panneau. Il se dit qu'un jour aurait lieu l'effondrement mais pas aujourd'hui, ce jour viendrait quand quelqu'un d'autre lui prendrait des mains le relais. Pour l'instant, on attendait de lui qu'il partage sa science du mal, puisqu'en quelques mois il était devenu spécialiste de la question. Le mal, c'est-à-dire la souffrance. Il avança encore avec ce mot en tête, se tint le plus droit possible, réussit à ne pas trembler. Aux abords de la tente, on lui fournit un masque, des gants. Il entra dans l'espace protégé et violemment éclairé comme dans un champ de fouilles et ouvrit les yeux sur la forme qui se détachait dans la boue sèche, telle une mâchoire d'animal préhistorique. Lui, l'éternel garçon, pris dans son éternité.

Dapper se pencha. Basini, qui l'avait suivi, commença son débrief. *Il est du camp*, dit-il, *mais apparemment c'est un mineur isolé. Difficile de lui établir un âge, mais disons entre quatorze et seize ans. Il a été retrouvé par des gamins qui cherchaient un coin tranquille. Pour ?* demanda Dapper. *Oh j'imagine des petits trafics. On est en train d'établir à quand remonte la mort, mais ça devrait se compter en jours plutôt qu'en heures. Et ça ?* dit Dapper, en montrant

un long serpent de sang qui semblait sortir du slip maculé de l'enfant et courait le long du torse. Basini eut un instant d'hésitation. *C'est pour ça qu'on nous associe à l'enquête, en fait. Le garçon est peut-être la dernière victime de Bauman. Même signature : l'ablation des testicules. Merde,* ne put s'empêcher de marmonner Dapper. Il pensa à son fils Théo. Détournant les yeux, il aperçut dans la poussière un petit amas sanglant. *Mais il y a une nouveauté,* poursuivit Basini et précautionneusement il souleva un T-shirt orné d'un crâne encerclé de papillons multicolores : *il manque aussi le cœur.*

On ne sait jamais si l'on croise l'enfance d'une victime ou d'un meurtrier. C'est la phrase qu'avait prononcée une journaliste à propos d'une enquête sur la jeunesse délinquante. La phrase du documentaire avait marqué Dapper. Il sentait obscurément que c'était une question qu'il n'avait cessé d'adresser à ce qu'il avait été. Il était persuadé que le passé n'est pas tout à fait accompli avant d'avoir engendré un certain nombre de conséquences. L'enfance est un papillon dont le battement d'ailes peut avoir, à distance, des effets innombrables et catastrophiques. *Comment s'appelait-il ? On doit au moins connaître son nom ?* Basini se tourna vers le nouveau venu qui notait tout avec zèle sur un carnet. *Je n'ai pas bien compris, quelque chose comme Azman ou Azlan ? C'est précis,* dit Dapper sarcastique, *au moins on peut imaginer qu'il vient d'Afghanistan. En fait il avait surtout un surnom,* précisa Basini. *On l'appelait le fil mais je n'ai pas encore réussi à savoir pourquoi.*

Le commissaire, qui ne se déplaçait plus sur le terrain depuis longtemps, arriva à ce moment-là. Essoufflé d'avoir arpenté le *no man's land* de boue sèche et de

détritus. *C'est tellement sale qu'on va avoir du mal à trier les indices des déchets. Vous en pensez quoi ?* dit-il en s'adressant exclusivement à Dapper. Il ne comprenait pas qu'à son âge, avec son expérience, le lieutenant n'ait pas souhaité passer le concours pour prendre sa place. Cette absence d'ambition lui paraissait inexplicable. Un refus impossible à justifier. Comme si Dapper ne voulait pas endosser le rôle de l'autorité. Pourtant ses qualités avaient abouti à la neutralisation d'une grande figure du crime organisé. Il y avait gros à parier que la police souhaiterait le récompenser. Même si, chaque fois qu'on voulait aborder la question avec lui, Dapper rejetait l'idée d'une médaille ou d'une promotion.

Il faut attendre les résultats d'analyse, dit Dapper. *Si le crime remonte à une période antérieure à la mort de Bauman, on pourra effectivement ajouter ce crime au tableau de chasse de cette ordure. Sinon, il se pourrait qu'on ait affaire à un copycat, et ça, ça ne m'amuserait pas du tout. Un copyquoi ?* dit le nouveau. Tout le monde se tourna vers le grand escogriffe. Décidément, il y avait un problème avec la nouvelle génération. *Je ne serai pas toujours là,* répétait régulièrement le commissaire. Et il laissait la phrase en suspens parce que lui-même ne savait pas exactement ce que cela signifiait. Mais peut-être, à présent, face à Zirkin Peretti, commençait-il à comprendre cette mise en garde. Faussement protecteur, il prit la parole pour expliquer que c'était un terme utilisé par les Anglo-Saxons pour désigner un meurtrier qui copiait le mode opératoire d'un autre, soit en hommage, soit par dissimulation. *Comme un faussaire,* intervint Basini. Le nouveau venu hocha la tête. Dapper répéta *copycat* d'un air songeur. Tout le monde se tut.

3.

Les policiers se dispersaient déjà quand un agent technique vint les voir, un sachet à la main. Comme tout le monde, l'homme connaissait Dapper par les journaux et la télé, et s'adressa à lui comme s'il dirigeait l'enquête. Ce phénomène gênait terriblement le lieutenant Dapper, qui sortait sans cesse d'un anonymat qu'il tentait de tirer à lui comme un dormeur le fait avec une couverture qui glisse, en vain. Dans le sac, une petite forme circulaire. J'ai trouvé ça dans un buisson à quelques mètres du corps, dit l'agent. Ça nous avait d'abord échappé, on va le mettre à l'analyse mais je voulais vous le montrer tout de suite parce que ce truc est éclaboussé de sang. Et il tendit le sac transparent à Dapper qui le prit et l'examina à la lumière d'un spot. Il s'agissait d'un jeton du casino de Blankenzee, une station balnéaire de l'autre côté de la frontière, pas très loin des lieux où les tueurs du Brabant avaient commis leurs forfaits. Dapper pensa immédiatement à Lipsky, qui avait travaillé avec lui sur l'affaire. Il faudrait qu'il trouve la force de le contacter malgré ce qu'il s'était passé.

Revenant vers sa voiture, Dapper passa de nouveau devant le groupe. On aurait dit une sorte de chœur antique. Les bouches noires du destin qui s'obstinaient à rester fermées. Parmi eux, un adolescent avait le regard embrasé par ce qui semblait une intense colère. Dapper savait que la vérité n'émane jamais du groupe. L'individu était sa limite désormais, le seul interlocuteur qu'il acceptait. Il fit signe au garçon de s'approcher. C'était un gamin monté en graine, dont les traits conservaient un reste d'enfance mais dont les muscles déjà saillaient aux épaules dans un T-shirt à moitié déchiré, non pas à la manière des pauvres, mais par une provocation étudiée dans un miroir de toilettes publiques. Il

avait l'air d'ailleurs très fier de lui et ne daigna pas se déplacer seul mais fit signe à deux de ses acolytes de le suivre. Le trio contourna un monticule avec une grâce agressive et se planta sur le chemin où se trouvaient l'Audi noire et Dapper qui les attendait.

Au voyou, le lieutenant demanda s'il connaissait le jeune mort. *Pas connaître*, dit le garçon d'un air de défi absolu. Comme s'il avait craché à la gueule du policier. Visiblement, il mentait, il tenait à ce qu'on comprenne qu'il mentait. *C'est toi qui l'as trouvé, c'est ça ?* Le voyou claqua la langue, ce qui signifiait *oui*, après quoi il cracha par terre et regarda ses acolytes qui ricanèrent à son insolence. Dapper se dit qu'il n'en tirerait rien. Pas comme ça, pas ici. Pas devant les autres. Alors il se tourna vers le plus jeune et lui demanda pourquoi le garçon était surnommé *le fil*. Il y eut un instant de flottement. Dapper ne savait lequel d'entre eux avait donné cette information. Les trois garçons commencèrent à parlementer dans une langue étrangère, le voyou haussa les épaules au bout d'un moment et aboya pour faire taire les deux autres. Puis il s'adressa à Dapper avec une moue de dédain, il montra la ficelle qui bouclait son pantalon de jogging et la défit dans un geste sans équivoque. *Ça c'est fil*, dit-il. Et les deux autres se poussèrent du coude avant d'éclater de rire. Dapper aurait voulu ne pas comprendre, mais à vrai dire il comprenait.

Depuis l'arrivée de jeunes migrants isolés dans la région, la rumeur avait commencé à se propager. Dapper n'avait pas voulu y croire. Le simple fait d'y penser le révoltait, sans doute parce qu'il y associait l'image de son fils. Des garçons se prostituaient dans les toilettes d'un centre commercial de la zone périurbaine. Pour l'instant, on n'avait encore arrêté personne, mais cela ne saurait tarder. On attendait

le flagrant délit. On faisait des patrouilles régulières pour dissuader. Mais cela, visiblement, n'avait pas suffi. Dans un article, un journaliste racontait le quotidien de ces gamins qui se vendaient. Il faisait témoigner des garçons qui fanfaronnaient sur leurs exploits avant de cracher leur colère et pour finir leur désarroi d'une vie qu'ils subissaient pour survivre. La plupart du temps, ils fuyaient une zone de combat et tentaient de rejoindre une hypothétique famille de l'autre côté de la mer. Personne n'imaginait un avenir ici. Ici, il n'y avait que les pervers qui débarquaient en voiture de la région entière et s'offraient un rodéo dans un Formule 1.

Avec des gamins, dit Dapper. Il était seul dans son bureau, devant son ordinateur, subjugué par sa propre imagination. Fallait-il que le jeune mort ait été victime de la perversion ultime du monstre Bauman ? Dapper repensa au jeton du casino de Blankensee, par l'esprit il se pencha de nouveau sur le petit cadavre, comme attiré par le gouffre miniature qui s'ouvrait dans sa poitrine. *Le cœur*, dit-il, avec un accent de protestation. Basini entra à ce moment-là. Il était livide et tremblait. Dapper se leva pour lui demander ce qui se passait. *Je ne vais pas pouvoir*, dit-il, *je ne pourrai pas*. Il voulait parler du nouveau venu qui par sa présence n'allait cesser désormais de lui rappeler que son coéquipier ne reviendrait pas. Chaque nuit lui apparaissait sous forme de cauchemar la vision du lieutenant Oscar qui s'était fait descendre par un fou furieux près d'un bunker de la grande forêt. Avec le temps, on avait fini par dire Oscar et Basini, comme s'il s'agissait d'une marque de fabrique ou d'un duo célèbre. Basini seul, ce n'était plus grand-chose, comme une grande pièce vide désertée par la présence humaine. Il est possible que nous cherchions, au-delà de la disparition, à récupérer ce qui a été perdu. D'une façon ou d'une autre, nous cherchons l'impossible, et l'impossible nous répond

qu'il ne sera pas. Nous pleurons dans le noir. Nous faisons semblant d'attendre ce qui ne viendra pas. Nous souffrons et nous savons que rien n'y fera. La mort ne finit rien, elle creuse une question en nous qui s'éternise. Ce n'est pas la mort, mais cette question, qui nous tuera.

Le spectre

1.

Toucher à l'enfant, murmure Dapper, *il ne fallait pas*, et ses poings se serrent. Ce que les journaux ont appelé *L'affaire Marcus Bauman* s'est achevé quelques semaines plus tôt dans le sang et le feu. Dapper a vécu l'incendie du centre thérapeutique où s'était retranché le tueur comme un signe de la catastrophe. Chaque planche de bois qui s'effondrait, chaque pierre qui se fissurait sous l'incandescence des flammes, lui racontait l'histoire d'une faillite personnelle. Le directeur du centre, le docteur Tristan, était à l'origine de son malheur. Tristan avait été un spectre de père. Le policier avait vécu en orphelin durant des années avant de le découvrir. Au moment où son identité se révélait, Tristan avait fait le choix de se suicider. Alors avait commencé l'effondrement du royaume.

Marcus Bauman était apparu comme l'ange noir de cette apocalypse. Échappé de prison, revenant comme un démon qui réclame des comptes, il avait terrorisé la région, s'était coulé dans la nuit jusqu'à la demeure d'un expert en art pour

l'égorger puis avait enfermé le fils de ce dernier dans une fosse de garage où l'adolescent avait failli mourir étouffé, déshydraté, abandonné du monde. Dapper pensait parfois au jeune homme qui se remettait dans une maison de convalescence. Il aurait voulu aller le voir, sans trouver la force de le faire. Il redoutait peut-être de voir dans les yeux du garçon, comme un reflet de la peur, le visage de Bauman qui s'y était incrusté à jamais.

À présent, le tueur était mort. Son cadavre reposait pour le moment dans un casier, figé dans son trépas. On attendait un complément d'analyses après l'autopsie ainsi qu'une décision du juge, en l'absence de toute famille, pour le protocole d'enterrement. De l'autre côté de la frontière, les autorités réclamaient son corps pour une seconde autopsie. Dapper pensait à ce corps encore présent malgré la mort et sa haine ne cessait de s'accroître, menaçant de l'empoisonner.

2.

La nuit de l'incendie, Dapper avait réussi à protéger les petits patients du centre thérapeutique et les faire évacuer. Mais était-ce vraiment lui, le sauveur ? Il devait reconnaître qu'Ilyas, l'étrange adolescent qui semblait régner sur le centre, avait seul le pouvoir de vaincre le mal. Le policier, qui avait toujours été si rationnel, croyait à présent que le garçon possédait des pouvoirs et que c'est par eux que Bauman avait été vaincu. C'était peut-être fou, mais c'est une certitude qui avait pris corps et qui maintenant ne voulait plus le quitter. Quant à lui, était-il capable de protéger qui que ce soit ? Les jours suivant la destruction du centre, le policier avait senti le doute s'épanouir en lui comme une fleur rouge, comme la volute de sang dans la seringue du drogué. Il avait d'abord

tenté de nier l'évidence et avait assuré à chaque enfant qu'il réintégrerait bientôt le centre. Il y avait Hans qui ne parvenait même plus à articuler un mot mais se balançait au bord de son lit d'hôpital, dans le jogging crasseux qu'il avait réussi à récupérer dans une poubelle avant qu'on le lave. Mircea qui n'avait pas cessé de s'évanouir, sa blondeur, sa pâleur donnant l'impression aux infirmières qu'il devait absolument être protégé, lui qui avait trucidé sa famille puis était sorti de table comme un convive exaspéré par le bruit de l'assemblée. Il y avait Kader, au front buté de jeune vieillard, qui refusait maintenant de parler autre chose que sa langue natale. Et puis la théorie des petits aux yeux grands ouverts comme ceux des animaux nocturnes qui n'arrivent pas à s'accommoder de trop de lumière.

Tout ce petit monde traumatisé avait assisté à l'humiliation de Dapper. Car c'était cela qu'il aurait fallu avouer. Le policier était loin d'être le héros qu'on avait présenté dans les journaux. Ni même celui que ses collègues avaient fêté à son retour au commissariat, comme s'il avait triomphé de la Bête. Puisque c'est ce que Bauman avait fini par devenir dans les têtes. Semblable à une légende sanglante, on l'évoquait le soir à table dans la petite ville. Lionel, dix ans, n'avait pas voulu terminer sa soupe, la baffe de son beau-père avait fusé, tandis que sa mère gueulait qu'il devait s'estimer chanceux de ne pas avoir fini avec les parties intimes arrachées, lui qui ne cessait de sortir sans permission pour aller braconner. Dans tel autre foyer, on avait agité le nom du tueur comme les lanières d'un fouet pour calmer des frères turbulents qui volaient de l'argent dans le tiroir du buffet. Au commissariat, on sermonnait les jeunes délinquants en leur rappelant comment avait péri le tueur. Mais qui savait au fond comment était mort le criminel ?

Le médecin légiste n'avait pas osé le dire en ces termes, mais il aurait pu donner sa langue au chat et son couteau à une poule car il n'y comprenait rien. Sur ordre du procureur, il avait examiné le corps transféré par les pompiers. L'hôpital de la Charité comportait un service médico-légal. C'est là qu'avait été conduit le mort. Le médecin avait consulté le rapport de Dapper. Ne parvenant pas vraiment à se faire une idée claire du déroulé des événements, il l'avait appelé pour tenter d'éclaircir d'où venaient ces ulcères noirs qui crevaient comme d'énormes bulles sur la chair du cadavre. On aurait dit que l'homme avait été victime d'un empoisonnement à l'anthrax mais quand le médecin avait fait une recherche toxicologique, il n'en avait pas trouvé la moindre trace dans son sang. Avait-il été exposé à une substance chimique ? Avait-il été battu avec un instrument particulier ? *Je n'ai pas utilisé autre chose que mes poings*, avait prétendu Dapper, *et je ne peux rien vous dire pour éclairer le mystère de ces taches noires. Elles sont apparues brusquement et Bauman s'est mis à cracher le sang*. Le médecin avait acquiescé. L'homme avait en effet été victime d'une hémorragie massive qui avait entraîné un arrêt cardiaque. Mais là encore, ce n'était qu'un simple constat. Impossible pour le médecin de déterminer les causes exactes du décès. Il avait rendu un rapport en demi-teintes qui se tenait prudemment au bord du mystère.

Qu'est-ce qu'aurait pu dire Dapper ? Lui-même contemplant l'énigme qui lui avait sauvé la vie. Quelques mois plus tôt, à la recherche de son fils disparu, une lettre anonyme l'avait guidé vers un centre pour garçons atteints de troubles psychiques. Dans l'allée qui menait au centre, il avait ressenti une tension étrange, comme si une voix transformée en ondes magnétiques se diffusait sous son crâne. Et puis était apparu le protégé du docteur Tristan. Petit, frêle, des